

MICHEL

en souvenir d'André Roos

Quand Michel Saint-Denis prit la direction de la Comédie de l'Est, à Colmar, en 1953, la situation du centre était pour le moins difficile, qu'il s'agisse des locaux, de l'équipe, de la troupe, du public. Ce parachuté de Londres, suscita, dès avant son arrivée, l'hostilité du milieu théâtral strasbourgeois (radio, conservatoire, Barabli, presse) qui avait soutenu une candidature locale. Les auditeurs alsaciens de la BBC pendant la guerre reconnurent en lui le Jacques Duchesne des "Français parlent aux Français", aux éditoriaux mesurés et perspicaces (Michel fut un résistant churchillien, plutôt anti-gaulliste). C'était alors pour le grand public, sa seule carte de visite.

"Vous nous envoyez casser des cailloux dans l'Est" s'était-il exclamé quand Jeanne Laurent lui avait proposé, ce qui n'était pas encore le centre de Strasbourg, S'il avait accepté cette "mission", venant de Londres où il avait travaillé avec les plus grands (Laurence Olivier, Peggy Ashcroft, les Redgrave, John Gielgud), c'est qu'il était possédé par deux grandes idées :

Construire un théâtre qui ne soit pas seulement une salle de spectacles, permettant (modestement) de sortir du cadre de scène mais un équipement théâtral lui adjoignant, dans le même lieu, les services, les ateliers et une salle de répétitions (ce qui ne possède toujours pas la Comédie-Française). La construction des Maisons de la Culture, le modèle avignonnais ont entraîné l'hypertrophie des dimensions scéniques et le goût d'ordonner les spectacles dans des espaces plus libres. En quelques dizaines d'années, ce théâtre à l'acoustique parfaite, au rapport scène-salle excellent (sauf pour quelques places) est devenu un théâtre de chambre. Il n'existera plus sous sa forme originale que dans nos souvenirs. Il fut conçu, financé, construit, équipé, en moins de quatre ans par Pierre Sourel assisté par Camille Demangeat (le régisseur-décorateur de Louis Jouvet et de Jean Vilar) et par Michel Saint-Denis.

La seconde idée, celle qui commanda tout, la plus ambitieuse et la plus novatrice fut l'Ecole (rêve de sa vie, il en créa deux à Londres, une, ensuite, à Montréal et la Julliard School à New-York qui lui doit beaucoup). Il faut se souvenir que quand fut recruté le premier groupe (André Pomarat, Claude Petitpierre, Gaston Jung), l'enseignement théâtral en France, même au Conservatoire de Paris (seule école publique, avec "la rue Blanche") consistait principalement à "passer des scènes" (le petit chat est mort). Obtenir que les élèves du C.D.E. fussent reconnus comme des étudiants de plein droit, que l'enseignement dure trois ans, à temps plein, sans dérogation d'absences, qu'il inclut le chant, l'escrime, l'improvisation, le masque, le maquillage, que les élèves travaillent ensemble toute une pièce (et pas seulement, des scènes), que chaque groupe forme une troupe, assistée par des élèves régisseurs, décorateurs, qu'à la fin et dans le cadre de leurs études ils soient mis au contact d'un public (nouveau), bénéficiant de conditions professionnelles (les Tréteaux) : tel était le programme. Et il fut réalisé.

Michel avait, d'abord, une méthode, inspirée plus de Copeau (son oncle) que de Stanislavsky, qui mêlait poésie et réalisme (Shakespeare et Tchekov, avec une pincée de nô) et surtout assurait une progression des moyens et des difficultés (il était là-dessus, intraitable). Il amenait aussi avec lui une équipe (entraînée à la méthode), importée de Londres (ce qui ne facilita pas les rapports avec les théâtres locaux) :

Suria Magito, Pierre Lefèvre, John Blatchley, Barbara Goodwin. Il avait enfin, une vision. L'objectif était de former des comédiens sachant travailler en troupe, curieux des différentes techniques de la scène et ayant "l'esprit de la décentralisation", c'est-à-dire le goût du théâtre populaire et de la discipline (morale, civique) qu'il suppose.

Le Théâtre de Comédie fut achevé. L'Ecole fonctionna avec trois groupes et donna ses deux premiers spectacles (1956 et 1957). Michel Saint-Denis partit presque aussitôt (atteint par une seconde attaque du mal qui devait l'emporter douze ans plus tard). Ce furent d'autres qui poursuivirent une oeuvre (l'Ecole) qui perdure toujours sous d'autres formes.

Voilà le travail accompli par Michel Saint-Denis en Alsace en un si court délai. Je n'ai pas parlé de ses spectacles. Je crois que les meilleurs, les plus aboutis, il les a donnés à Londres et non à Strasbourg. Les conditions s'y prêtaient mal et il en a souffert, plus que j'ai pu l'imaginer à l'époque. Il avait accepté d'être jugé plus tard, de préparer l'avenir en s'effaçant lui-même. A-t-il su que cette école allait être une si extraordinaire pépinière alimentant en jeunes talents un théâtre qu'il ne pouvait imaginer ?

C'était un homme secret, avare de confidences, ne faisant rien pour être "populaire" (au contraire), intransigeant et même parfois cassant. Il pensait qu'un pédagogue est le contraire d'un démagogue, d'où le respect qu'il suscitait. Prudent (parfois excessivement), il était possédé d'un enthousiasme toujours renaissant pour la jeunesse : découvrir, faire mûrir un jeune talent était sa passion et sa récompense. Cette maturation, il l'obtenait par une approche globale du jeu et par un sens critique incomparable : il dirigeait des séances de critique collective longuement préparées où il savait se mettre à la place de l'interprète, de ses moyens, de ses objectifs (aujourd'hui et demain, si je puis dire). Il vous faisait aller plus loin dans votre propre chemin.

Ce que je n'ai jamais retrouvé depuis. Il m'a armé, et quelques autres avec moi, pour la vie.

Baptiste-Marrey
avril 1997

Baptiste-Marrey, poète et romancier, fut secrétaire général du C.D.E. de 1954 à 1963.